

rieux assemblage d'un spirituel sceptique et d'une espiègle qui joue la gravité moitié par amour pour son mari, moitié peut-être pour s'amuser elle-même d'un tel rôle. Une duchesse du temps passé, la duchesse de Réville, tante de la maîtresse de la maison, héritière de ces vieilles douairières qui, sans dédaigner la littérature, prisent surtout le bon sens; femme à l'œil vif, au jugement sûr, ne craignant pas le mot un peu vert s'il est bien tourné, et le tournant elle-même avec un singulier mélange de bienveillance et de malice. Au-dessous d'elle sa petite-fille, Suzanne de Villiers, la pupille de Roger de Céran, une adolescente dans la limite qui sépare l'enfant terrible de la jeune fille à laquelle l'amour révélera bientôt les convenances et la pudeur; qui débute par la gaminerie, finit par la passion et aboutit heureusement au mariage. C'est elle qui fait sortir Roger de sa coquille artificielle d'archéologue pour lui prouver à son contact qu'il a un cœur capable de s'enflammer, tandis que Roger arrive comme le messager providentiel pour la tirer elle-même d'une passe assez dangereuse; car ce pauvre cœur malade courait grand risque de se fourvoyer.

A ce propos qui forçait donc M. Pailleron à faire de Suzanne de Villiers une fille naturelle? Cela fait bien inutilement tache dans sa pièce. Ce qu'on appelle le demi-monde a dans ces dernières années tant envahi notre scène, on nous a tellement fatigués de cette éternelle question de l'adultère, qu'on respirait à lire une pièce qui, pour n'avoir pas été écrite, tant s'en faut, à l'usage des pensionnats de jeunes filles, n'avait cependant rien de ce qui choque les bienséances. Faire de Suzanne de Villiers une orpheline revenait absolument au même, au point de vue du développement du caractère et de l'effet théâtral. Mais il paraît que les auteurs de notre temps seraient par trop désolés si tous leurs personnages étaient en règle avec la morale. Un petit grain de bâtardise ne messie pas là où l'adultère fait défaut. C'est le goût du terroir et le signe du temps; un brin de scandale, même à dose homœopathique, est requis pour le succès. Tant pis pour notre siècle !

J'ai insisté sur cette esquisse des divers caractères parce qu'elle fait le principal mérite de la pièce; quant à l'intrigue elle-même, elle est fort peu de chose; elle tient tout entière dans un chiffon de papier. Le professeur Bellac a écrit à miss Watson pour lui